

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/1

2007

DOI: 10.11588/fr.2007.1.49629

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rezensionen

Peter DINZELBACHER, *Mentalität und Religiosität des Mittelalters*, Klagenfurt (Kitab) 2003, 510 p., 17 ill. (Gesammelte Studien, 1), ISBN 3-902005-20-3, EUR 49,00.

Ce gros et beau livre rassemble des articles parus de divers côtés. Un des seuls reproches qu'on puisse lui faire est de ne pas présenter cet ensemble de façon tout à fait exacte et cohérente. La Table finale (p. 509–510) indique bien quatre Parties (remplacer V par IV), mais elle ajoute à cette répartition globale, indiquée par des chiffres romains, une division secondaire en chiffres arabes. Or cette dernière ne se retrouve pas dans le corps de l'ouvrage, et de plus elle est fautive: entre les numéros 9 et 11, on ne trouve pas de numéro 10. On peut aussi regretter que cette Table finale n'enregistre pas les nombreux sous-titres parsemés dans le corps de l'ouvrage, qui sont eux-mêmes sujets à des présentations variées. Tout cela ne facilite pas l'exploitation du précieux matériel que renferme le livre. Celui-ci commence par distinguer, dans le domaine religieux, les deux niveaux: religion ordonnée et religion vécue. Au sein de cette dernière, en outre, une culture supérieure se détache de celle du peuple. Cependant une pratique telle que le culte des reliques n'est pas spécifiquement populaire, mais générale au Moyen Âge (p. 56). Cette religion des chrétiens s'exprime en particulier par des révélations et des visions. La plus célèbre de ces dernières est celle de Gosdeschalc (Gottschalk), un paysan de l'Allemagne du Nord (1189–1190), dont Dinzeltbacher ne cite pas le texte latin complet, mais seulement deux tableaux de l'au-delà, l'un représentant un tilleul couvert de chaussures (p. 83–84), et l'autre un fleuve rempli de fers tranchants (p. 85). Une vingtaine d'autres visions, échelonnées depuis le VII^e siècle jusqu'au XV^e, sont énumérées (p. 72). Les visionnaires féminines sont là en grande majorité: une quinzaine. Ces visions de l'au-delà sont un mélange de traditions chrétiennes et païennes. Le cas de Catherine de Sienne se détache des autres, cette femme ayant eu pour confesseur et biographe un théologien dominicain (p. 73). La première des manifestations de sainteté étudiées ensuite est la «présence réelle» des saints dans leurs reliques. Les reliquaires ont, dans la religion du Moyen Âge, une importance qui nous étonne aujourd'hui (p. 124–153). Outre ce culte des saints défunts, les saints vivants sont aussi vénérés et recherchés pour leurs pouvoirs quasi magiques. Un Bernard, un Pierre Damien et maint autre reçoivent de ces hommages qui visent à profiter de leur sainteté pour des intérêts temporels (p. 154–161). Plus loin, Dinzeltbacher analyse le concept de sainteté personnelle chez saint Bernard et les premiers Cisterciens. Aux Vies de Malachie et de Christian de l'Aumône s'ajoute celle de Bernard, due à Guillaume de Saint-Thierry. Cette hagiographie cistercienne tend à insister davantage sur la vie intérieure (p. 184–215). Cette section sur la sainteté s'achève par un aperçu concernant une des manifestations les plus voyantes de celle-ci: le jeûne. Après l'ermite Nicolas de Flue, qui ne mange rien pendant vingt ans (1467–1487), voici plusieurs femmes, en particulier Liedwy de Schiedam (1380–1433) et Anna Laminit, morte à Augsburg en 1518. Cependant cette dernière s'est avérée simulatrice et a mal fini (p. 226–245).

Sous le titre «Image et Symbolique», notre auteur réunit ensuite deux thèmes connexes. Commenant par étudier les représentations de monstres et de démons dans les bâtisses d'églises (p. 276–330), il se tourne ensuite vers les personnifications de vices et de vertus, opposés les uns aux autres en des combats chevaleresques (p. 276–304). Le thème suivant est

celui des conversions collectives de nobles au Moyen Âge. Le cas le plus célèbre est celui de saint Bernard, qui entraîne avec lui, à Cîteaux et à Clairvaux, toute une troupe de frères, de parents et d'amis (p. 313–337). Au combat d'homme à homme se substitue la lutte de l'homme contre les démons, dans laquelle la doctrine augustinienne et la crainte de l'enfer jouent un rôle majeur (p. 337–352). Le même Bernard de Clairvaux est encore au premier plan dans un chapitre ultérieur, où Dinzeltbacher étudie sa notion de l'autorité. L'*auctoritas* en question est surtout celle de l'Écriture et des écrits des Pères, parmi lesquels la Règle de saint Benoît tient une place particulière. Mais la conscience individuelle a aussi son autorité; on découvre alors l'individu et l'on prône l'introspection: il faut se connaître soi-même. L'amour apparaît comme la raison d'être de la vie humaine (p. 371–393). La section suivante traite de la violence au Moyen Âge, tant dans la vie quotidienne (mari et femme, parents et enfants) que dans la société. Dinzeltbacher étudie là les croisades, ainsi que la mission des Templiers, exaltée par un saint Bernard. Cette atmosphère de guerre sainte a pour effet de donner parfois au Christ, dans l'iconographie du XIV^e siècle, l'aspect d'un combattant qui anéantit ses ennemis par des épidémies de peste (p. 403–424). La dernière partie de l'ouvrage traite de la confession. L'obligation de celle-ci une fois l'an est édictée par le IV^e Concile du Latran (1215), et l'on fait remonter cette confession obligatoire jusqu'au temps du pape Sirice (384–399). Un peu plus tard, chez Guillaume d'Auvergne, la confession devient un sacrement (p. 429–450). Les effets de la confession sur les femmes sont étudiés pour finir. Cette dernière section commence et finit par des aperçus concernant la mystique viennoise Agnès Blannbekin, morte en 1315. Un bon nombre d'autres femmes célèbres sont surtout connues par leur confesseur (p. 457–481). Traitant l'une et l'autre de la confession, ces deux dernières études de l'ouvrage se répètent parfois. C'est là un inconvénient inévitable dans un recueil d'articles comme celui-ci. Mais ce petit inconvénient, joint à ceux que nous avons signalés en commençant, n'empêche pas que le présent volume est aussi utile qu'agréable à lire. Que P. Dinzeltbacher en soit remercié. Grâce à lui, »la mentalité et la religiosité du Moyen Âge« sont singulièrement éclairées.

Adalbert DE VOGÜÉ, Saint Léger-Vauban

Ernst H. KANTOROWICZ, Mourir pour la patrie et autres textes. Traduit de l'anglais et de l'allemand par Laurent MAYALI et Anton SCHÜTZ. Préface à la 2^e édition et présentation par Pierre LEGENDRE, Paris (Fayard) 2004, 165 p. (Matériaux), ISBN 2-213-62247-7, EUR 20,00.

P. Legendre et la Librairie Arthème Fayard proposent une 2^e édition en langue française de quatre articles d'E. H. Kantorowicz publiés voilà une vingtaine d'années, en 1984. Les belles traductions de L. Mayali et de A. Schütz, précises et fluides, marquées par un grand respect du texte original, demeurent inchangées, tout comme la présentation en face à face du texte et des notes à l'imitation du modèle médiéval de la glose marginale: une visualisation originale qui avive l'intérêt du lecteur pour ces *summulae* que représentent certaines notes d'E. H. Kantorowicz. On ne fera ici que rappeler les titres d'articles désormais bien connus des médiévistes français (grâce principalement – osons l'avouer – à l'édition de 1984), en évoquant simplement la facture et le cheminement intellectuel du premier dont on retrouvera les grands traits dans les trois autres. Le recueil s'ouvre avec »La souveraineté de l'artiste. Notes sur quelques maximes juridiques et les théories de l'art à la Renaissance«, étude parue en 1961 et reprise quatre ans plus tard, comme deux des trois autres, dans »Selected Studies«. Un article à la fois méandreux et ramassé, complexe et limpide où l'auteur met à jour l'apport de la réflexion des juristes du Moyen Âge – glossateurs et théoriciens de l'*utrumque jus* – au développement des théories de l'art au temps de la Renaissance. Rappel des maximes philosophico-juridiques faisant de la science juridique un *ars naturam*